



Située dans le jardin des Dauphins, à Grenoble, cette statue rend hommage à l'héroïne dauphinoise Phillis de La Charce (1645-1753).

CES FEMMES QUI ONT MARQUÉ L'ISÈRE

Ceux qui se sont penchés sur le sujet ont été surpris par leur nombre. Tout autant que par leur nom, souvent tombé aux oubliettes. D'hier à aujourd'hui, rencontre avec quelques-unes des femmes remarquables du département. Une liste évidemment non exhaustive.

PAR CÉCILE ALIBERT ET PIERRE SILVAIN

Tout est parti d'un constat. « On parlait beaucoup de femmes d'exception à l'autre bout de la terre. Mais j'étais sûre qu'en cherchant un peu, il y en avait aussi à deux pas de chez nous », confie Brigitte Périllie, présidente de l'association Les Égales. Seconde observation : les femmes étaient davantage victimisées que valorisées. Après des recherches, l'ancienne vice-présidente du Département,

chargée de l'égalité femme-homme, trouve suffisamment d'éléments pour alimenter des conférences et des expositions sur le sujet. « J'ai été frappée de rencontrer autant de personnalités qui valent le coup, qui ont eu des vies incroyables et des destins qui peuvent encore inspirer. » Et ce n'est pas Caroline Roussel qui la contredira. Cette guide-conférencière assure des visites organisées par l'office

de tourisme Grenoble-Alpes Métropole : « La visite balaye plusieurs domaines et époques. En se promenant dans différents lieux, on montre comment les femmes ont joué un rôle, soit en existant pour elles-mêmes, soit en tant que mères ou épouses. Je pense que, sans leur femme, certains hommes n'auraient pas pu s'illustrer. Elles ont été importantes, rien que par leur présence ou leur écoute ».

DU DESTIN HORS DU COMMUN... Pour Brigitte Périllié, « une femme remarquable est une pionnière, qui s'est affranchie de la loi commune et qui a réalisé ses rêves ». Impossible de toutes les nommer, tant elles sont nombreuses. Pas forcément iséroises d'origine, certaines ont marqué la région, comme Jeanne de Chantal (1572-1641), cofondatrice du monastère Sainte-Marie-d'en-Haut. D'autres se sont illustrées dans les arts ou l'entreprenariat : la romancière Louise Drevet (1835-1898), cocréatrice du journal *Le Dauphiné*, ancêtre des *Affiches* ; Camille Perrin (1812-1886), à l'origine de la société Gant Perrin, à Grenoble... Et que dire des femmes résistantes (lire ci-contre) ? Ou de ces anonymes, comme Suzanne Borucki, rescapée d'Auschwitz, dont la biographie a été réalisée par des élèves du collège Robert-Denos, à Rives ? Plus près de nous, citons Gisèle Halimi (1927-2020), avocate, militante féministe et députée de l'Isère. Sans oublier celles qui lisent régulièrement ces lignes.

... À LA MÉMOIRE COLLECTIVE. Tous ces noms « méritent qu'on ne les oublie pas », affirme Brigitte Périllié. C'est pourquoi son association présentera douze portraits féminins à la mairie de Saint-Martin-d'Hères, en septembre. « Je souhaiterais que cette exposition devienne itinérante et que les portraits s'adaptent aux secteurs : Nînon Vallin dans la région de Bourgoin-Jallieu ou Barbara et Françoise Sagan, du côté de Saint-Marcellin ». Et pourquoi pas inciter les élus à les inscrire dans le paysage urbain, à travers des noms de rue ou d'école. Car, au-delà du devoir de mémoire, l'enjeu est aussi d'« inspirer » la population. À commencer par les filles et femmes d'aujourd'hui. ●



DR Rose Valland (à gauche), Agnès Humbert (en haut à droite) et Marguerite Gonnet (en bas à droite).

La Résistance face à la mémoire des femmes

Peut-on être remarquable sans se faire remarquer ? Cette question se pose doublement pour les femmes qui ont résisté durant l'Occupation. Elle se pose quant à leur capacité à avoir été discrètes face à l'occupant. Mais elle se pose aussi vis-à-vis de leur genre. En 1940, les femmes de France ne jouissent pas des mêmes droits que les hommes. Aux yeux de la loi, elles ont un statut de mineure civile. Ce n'est qu'à la Libération que leurs droits évoluent, leurs actions ayant sans doute joué en faveur d'une plus grande reconnaissance de celles qui constituent la moitié de notre société.

LONGTEMPS RESTÉES DANS L'OMBRE

Mais ce statut qu'elles ont subi jusqu'alors, a rendu difficile la restitution de leurs actions dans la Résistance. Il était, selon Bruno Leroux, directeur historique de la Fondation de la Résistance de 1999 à 2017, « un handicap sérieux pour évaluer la présence des femmes dans la Résistance : au sein des couples résistants, ce sont les hommes, chefs de famille, qui assumèrent les demandes de reconnaissance officielle, mais aussi, le plus souvent, la volonté de témoigner publiquement. L'abandon du nom de jeune fille par les résistantes mariées après-guerre ne facilite pas la recherche ». Le travail historique récent leur rend leur juste place dans la Résistance, tant militaire que « civile ». Si certaines ont été reconnues pour leurs actions face à l'ennemi et au sein de cellules, le travail des autres

souvent placé dans l'ombre de celui des hommes à la Libération est aujourd'hui mieux perçu. « Une seule femme est recensée comme responsable de maquis, deux comme chefs de réseau. Mais, plus pernicieusement, l'assignation des femmes à leurs tâches traditionnelles a pu occulter les responsabilités exactes qu'elles exercèrent [...] : si, au sein du Comité directeur du groupe du Musée de l'Homme, c'est une femme, Agnès Humbert, qui tapait les articles des "hommes", elle n'en était pas moins leur égale dans la prise de décision au sein de l'organe dirigeant », poursuit Bruno Leroux. En Isère, les hommes qui ont tenu le maquis du Vercors ont toujours dominé la scène mémorielle du département. Mais, à l'image des travaux de recherche récents, réalisés sous le prisme de l'étude historique du genre ; ou encore des expositions telles que celle proposée par le musée de la Résistance et de la Déportation sur *Les femmes en 1940*, celles qui sont restées dans l'ombre, longtemps après le départ de la Wehrmacht, retrouvent désormais la lumière. Si le nom de Rose Valland, native de Saint-Étienne-de-Saint-Geoirs, qui joua un rôle décisif dans le sauvetage et la récupération de milliers d'œuvres d'art et objets divers spoliés par les nazis, ou Marguerite Gonnet, responsable d'un mouvement de résistance en Isère, sont reconnues depuis longtemps parmi les résistantes remarquables iséroises, de nombreuses autres femmes cachent encore leur courage et leur valeur derrière l'humilité et un statut aujourd'hui désuet. ●

Des femmes d'hier...

Philis de La Charce, la « Jeanne d'Arc du Dauphiné »

« Elle n'est pas tout à fait iséroise, mais a un lien assez ténu avec Grenoble », annonce Brigitte Périllié, présidente de l'association Les Égales. Philippe de La Tour du Pin de La Charce, plus communément appelée Philis de La Charce, est née en 1645, dans les Hautes-Alpes. Issue d'une famille aisée, celle que l'on baptise la « Jeanne d'Arc du Dauphiné » aurait organisé la résistance des populations locales, lors de l'invasion de la région par Victor-Amédée II de Savoie, en 1692. Rôle qui lui vaut d'être récompensée par Louis XIV d'une pension annuelle. Si la légende a peut-être pris le dessus sur sa



© Coll. Musée dauphinois - Département de l'Isère

véritable action, une rue et une statue lui rendent aujourd'hui hommage à Grenoble. « C'est une fille qui a vécu comme elle a voulu : elle a refusé de se marier, a eu en charge un domaine et l'a défendu corps et âme. Elle a tout fait pour conserver l'idée d'être française », conclut Brigitte Périllié. ●

Camille Perrin, fondatrice de la société Gant Perrin

Si certaines femmes sont parfois restées dans l'ombre de leur mari, il en est une qui est parvenue à se faire une place dans le monde des affaires. Camille Perrin, Nicolet de son nom de jeune fille, est née en 1812 d'un père artisan gantier. Son mari, Auguste Perrin, décède en 1857, alors qu'elle est enceinte de son huitième enfant. La « veuve courage », comme la qualifie Paul Dreyfus dans *La vie quotidienne en Dauphiné sous la III^e République*, se lance dans la confection de gants de peau pour subvenir aux besoins de sa famille. Ses deux fils aînés rejoignent l'aventure, suivis d'un troisième fils, Valérien. « Je trouve original l'association

d'une mère avec ses fils », s'enthousiasme Caroline Roussel, guide-conférencière. La petite entreprise familiale connaît un succès croissant, jusqu'à devenir l'une des plus prospères de la région avec des usines à Grenoble, La Mure, Mens ou Saint-Pierre-de-Chartreuse, ainsi que des implantations à l'étranger, à New York, Londres ou Montréal. Camille Perrin décède en 1896, laissant la main à sa descendance. Face au déclin du gant de peau, Valérien se tournera vers le textile (gant de tissu et lingerie), en créant la société Valisère. Une entreprise qui essaimera à son tour un peu partout, avant de décliner au milieu du XX^e siècle. ●

Marie Vignon, seconde épouse du duc de Lesdiguières

À Grenoble, un hôtel particulier a été construit en son honneur, tandis qu'à Saint-Jean-de-Moirans, un square porte son nom. Née en 1576, Marie Vignon est restée dans l'histoire pour son rôle joué auprès de François de Bonne, duc de Lesdiguières. « Cette femme intelligente et ins-

truite a fait de lui l'homme qu'il devait devenir », note Caroline Roussel, guide-conférencière. Déjà mariée, Marie Vignon devient la maîtresse de Lesdiguières, lui-même engagé. Il faut attendre la mort des conjoints respectifs pour que les amants s'unissent, en 1617. Parfois réduite à une image de « séductrice », Marie Vignon joue un rôle déterminant dans la carrière du duc. C'est en effet elle qui le convainc de se convertir au catholicisme, lui permettant de devenir « connétable de France », soit chef des armées du roi. Elle s'éteint en 1657, trente et un ans après son mari. ●



© Coll. Musée dauphinois - Département de l'Isère

Henriette Gröll, artiste peintre aux soixante-dix ans de carrière

En 2006, le musée de l'Ancien-Évêché lui a consacré une exposition, à l'occasion des cent ans de sa naissance. Henriette Gröll s'est initiée à l'art avec sa grand-mère, l'artiste Eugénie Gruyère, et son père, qui – selon ses propres mots – « aimait la peinture et dessinait avec talent ». Cet environnement l'amène à côtoyer très jeune des artistes dauphinois, reçus dans la maison familiale, à Sassenage. À 16 ans, Henriette Gröll présente pour la première fois ses œuvres à Grenoble, ce qui marque le début d'une longue série d'expositions. En 1929, elle s'installe avec son mari, Pierre Dalloz, à Paris, où elle réalise entre autres des portraits à la peinture à l'huile



© Coll. Musée dauphinois - Département de l'Isère

et des représentations à l'encre de Chine. Son travail sur les couleurs, les matières ou les expressions lui permet d'être célébrée par ses pairs. Dans les années 1970, le couple retourne vivre à Sassenage, où Henriette décède en 1996, laissant derrière elle plusieurs milliers de toiles et de dessins. ●

... aux femmes d'aujourd'hui

Laurence Capossole, entreprendre avec cœur

« La chose la plus importante, c'est de croire en soi. D'avoir cette conviction. » Cet engagement, Laurence Capossole l'a pris à la sortie du lycée, en 1988. Avec son mari qui l'accompagnera tout au long de son aventure, elle crée Alpes Course. Un scooter, une machine à écrire... Rien de plus. « Nous étions seuls au monde. C'était dur, mais cela nous a formés. Cela a marqué notre manière d'entreprendre », se souvient-elle. En 1988, elle et son époux étaient les plus jeunes entrepreneurs de France. Ce souci d'aller de l'avant ne la quittera plus. L'environnement ? Le couple investit dans un premier véhicule au gaz naturel en 1992.



En 2013, l'entreprise, devenue Cetup, reçoit son premier trophée RSE. « À l'époque, nous ne savions pas ce que cela signifiait. L'humain a toujours été au cœur de notre fonctionnement. » Positive face à l'adversité, Laurence Capossole incarne une réussite, fruit de persévérances, de confiance et d'humilité. ●

Carole Montillet, la passion ouvre les portes

« Carole est à fond dans la compétition. Avec elle, il ne faut rien lâcher ! » Mélanie Suchet, ancienne skieuse et associée en rallye à Carole Montillet, connaît bien cette femme déterminée. Médaillée d'or au JO d'hiver de 2002, doublement victorieuse au rallye des gazelles catégorie

quad, Carole Montillet a fait de la persévérance un guide, au-delà de sa carrière de haut niveau. Éluë conseillère régionale en 2015, la native du Vercors continue de transmettre les valeurs de courage, de travail et d'humilité, tant lors d'interventions en entreprises, qu'au travers de ses responsabilités publiques. Sur des skis, un quad, dans un hémicycle ou encore auprès des nouveaux champions comme consultante TV, la technicité est un atout, mais c'est bien l'état d'esprit qui fait la différence. Passion, humilité, courage, goût de l'effort et du contact sont les valeurs qui mènent aux sommets et ouvrent toutes les portes. ●



Sylvie Guillermin : « La danse est ma manière d'être en vie »

À la tête de sa compagnie depuis 1988, Sylvie Guillermin concède : « Je n'ai jamais su arrêter. Faire autre chose. » Une vie consacrée à la danse, à cet art qui l'obsède et dont elle ne peut se lasser. Le travail acharné, le goût d'apprendre, l'humilité... La réussite ne peut pas souffrir de demi-mesure.



« Quand nous sommes passionnés par ce que l'on fait, on est peut-être exemplaire pour les autres. Mais ce qui est important, c'est avant tout de savoir se remettre en question et d'évoluer. De toujours se questionner », confie-t-elle. Sylvie Guillermin n'a jamais baissé les bras. Ce qui semble logique pour une passionnée du mouvement. À 60 ans, elle poursuit la quête de sa vie, tout en insistant sur la présence indispensable de l'autre, garant de la réussite. « Ce projet n'aurait pas été le même sans Stéphanie Nelson qui m'a accompagnée comme administratrice pendant dix-huit ans et a structuré la compagnie. » Les sommets ne s'atteignent jamais seul. ●

Séverine Battin, le goût de l'effort au service de l'humanisme

Directrice générale des services du Département, Séverine Battin n'a jamais eu de plan de carrière. Cette assistante sociale de formation s'est « seulement » imposé la qualité dans son travail. Originnaire des Ardennes, elle a travaillé dans cinq collectivités et passé autant de concours. « J'ai toujours eu cette volonté de me former. Si les concours ont été des clés pour accéder à de nouvelles responsabilités, la formation et l'écoute sont pour moi le plus important pour réussir mes missions. » Séverine Battin n'a jamais eu de plan de carrière, la seule femme DGS de la région Aura considère que l'important n'est pas d'arriver à un poste, mais plutôt d'y réussir. « L'attente crée le



manque. La responsabilité crée la liberté. Un poste n'est pas une finalité », affirme-t-elle. Ces valeurs chevillées au corps – le respect, la dignité de tous et le goût de l'effort, elle poursuit sa tâche et, en toute humilité, espère que, s'il doit en rester quelque chose, ce sera d'abord notre capacité à travailler ensemble. ●